

# Domination et métissages : les « histoires connectées » de Serge Gruzinski

XAVIER GIRARD

En déployant la toile de la mondialisation ibérique, *Les Quatre Parties du monde*, n'en déplaise aux européo-centristes, « bouscule nos géographies scolaires » et réhabilite les multiples contributions à la « culture-monde » du XVI<sup>e</sup> siècle.

Entreprise étonnante que cette somme consacrée aux formes et aux enjeux de la première mondialisation, celle qui voit entre 1580 et 1640 la couronne d'Espagne – « la monarchie catholique » – étendre son empire sur les quatre parties du monde. Alors que les historiens se désintéressent depuis longtemps des traversées au long cours pour ne s'attacher qu'aux histoires locales et aux études de genres, le projet d'aborder l'océan des « histoires connectées » à travers le monde – *il mundo tutto !* – mérite d'être salué. Mais aussi la révision critique pour le moins ambitieuse que propose *Les Quatre Parties du monde, histoire d'une mondialisation*, puisqu'il s'agit rien moins que de penser une histoire de la modernité dont les limites ne seraient pas cantonnées à l'Europe et à ses itinéraires balisés mais mettraient à contribution les métropoles coloniales de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie et la multiplicité des cultures, des religions et des imaginaires qui s'y rencontrent.

Un tel projet ne va pas sans bousculer nos géographies scolaires, qui privilégient toujours le « creuset » septentrional, la route qui file directement vers le Nord depuis l'Orient et les rives de la Grèce, en passant par Rome et l'Occident chrétien, pour gagner les Pays-Bas et le vaste monde via les Etats-Unis – « en évitant une Europe méridionale invariablement perçue comme archaïque et obscurantiste ». Que les autocrates catholiques (mais aussi, à bien des égards, Hernán Cortés, Pánfilo de Narváez, Hernando de Soto ou Francisco Pizarro), « hommes tristes » peu sensibles au massacre des Indiens et à l'effondrement d'une civilisation, champions forcenés de la vraie foi, organisateurs de la traite des Noirs et pilliers sans vergogne, aient été en même temps les acteurs involontaires d'une mobilisation des esprits à l'échelle mondiale, à l'origine de cultures métisses originales et d'une prolifération réjouissante d'expériences et de savoirs croisés, voilà qui dépasse, pour beaucoup, l'entendement. Qu'en outre des Indiens, métisses ou créoles du Nouveau Monde, des Philippins, des Japonais ou des Africains aient participé à cette effervescence universelle est toujours aujourd'hui largement passé

sous silence. Mais Serge Gruzinski ne se paye pas d'illusions : devant la carte de cette myriade de « *mondes mêlés* » et la difficulté à en déchiffrer le mouvement profond, nul doute que « *le cadrage ethnocentrique d'une histoire intellectuelle de l'Europe* » ait encore de l'avenir. L'étude des « *terres de mélange* » – que sont, au tournant du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, les Indes occidentales, le Brésil, l'Inde portugaise, les Philippines espagnoles et les côtes africaines – et de leurs interconnexions reste aussi marginale en Europe que l'histoire de la colonisation. Il n'est que de constater, en France, l'impasse faite sur la création d'un musée (et non d'un mémorial) de la colonisation pour s'en rendre compte. Et puis : « *Comment concevoir les circulations et les rapports entre des mondes et des histoires multiples, interroge l'auteur, quand l'eurocentrisme, si ce n'est le provincialisme, le dispute au goût pour l'exotisme et le primitif pour entraver ou parasiter la lecture des passés non européens ?* »

Comme l'a montré récemment *Le Cauchemar de Darwin*, les formes actuelles de la mondialisation – qui se traduisent par l'éradication pure et simple des cultures locales – ne sont pas de nature à nous la faire envisager autrement qu'à travers ses « *connotations inquiétantes, voire désastreuses* ». Il n'empêche, l'histoire de la mondialisation ibérique que défriche pour nous Serge Gruzinski révèle, à travers la multiplication de ses connexions planétaires, la complexité vivante d'un processus toujours à l'œuvre dans la « *vaste machine du monde* ».

Les pages qu'il consacre en épilogue aux films de Wong Kar Wai et Tsai Ming Liang, en passant par Alejandro González Iñárritu – qui, tout en avouant leur dette à l'égard du cinéma américain, résistent « *à la standardisation du spectacle et des imaginaires* » des studios d'Hollywood – sont de ce point de vue très éclairantes.

L'auteur du *Destin brisé de l'Empire aztèque* (Gallimard, 1988), spécialiste de *L'Histoire du Nouveau Monde* (titre des deux volumes publiés chez Fayard en 1991 et 1993), renoue ici avec une *World History* passée de mode et marche sur les traces de Pierre Chaunu, expert en « *désenclavements planétaires* », et de Fernand Braudel, questionnant, dans *Méditerranée*, les « *recouvrements de civilisations* » entre chrétiens et musulmans sur les marches de l'Europe.

Mais ce n'est pas là, chez lui, un pari nouveau. Depuis l'Espagne, l'Italie, la France, et surtout le Mexique, où il a longtemps séjourné, Serge Gruzinski n'a cessé d'interroger les mécanismes et les effets de la mondialisation du point de vue des cultures autochtones – comme dans *La Guerre des images* (Fayard, 1989), *La Colonisation de l'imaginaire* (Gallimard, 1988) ou *L'Amérique de la conquête peinte par les Indiens du Mexique* (Flammarion, 1991). Il s'est aussi appliqué de longue date, comme dans *La Pensée métisse* (Fayard, 1999), à l'étude des croisements culturels, thème privilégié de son investigation.

Dans *Les Quatre Parties du monde*, il étend à l'échelle de la planète l'analyse des échanges, des résistances et des affrontements entre les protagonistes de la double « dilatation » portugaise et espagnole. En s'imposant ce « *grand angle* », l'auteur se propose utilement de « *décentrer le regard* », traditionnellement européen (ou américain), sur la mondialisation, pour penser le monde non plus depuis Lisbonne, Madrid ou Barcelone, mais à partir de Mexico, Lima, Potosi, Rio de la Plata, Santiago du Cap-Vert, Manille, Malacca, Goa, Macao ou Canton. Pour y parvenir, Serge Gruzinski tire toutes les conséquences d'un évènement jusqu'ici peu étudié : les chemins de la *navegazione* ibérique ne décrivent pas seulement le gigantesque chassé-croisé qui s'organise entre la péninsule et les nouveaux mondes colonisés, mais aussi les innombrables périple, d'un confins à l'autre, qui ouvrent les voies d'une « *mobilisation mondiale* ».

La rapidité des circulations entre l'Europe et les Amériques à l'époque de Philippe II et III avait fait oublier à l'observateur européen que les échanges avec l'Afrique, l'Inde, le Japon et la Chine s'étaient développés à la même vitesse que les liens avec l'Europe, relayés par de nouveaux canaux d'information et de nouvelles antennes – comme les Moluques portugaises, les Philippines espagnoles et cette sorte d'échangeur planétaire qu'était Mexico. Des nouvelles, des rumeurs, des relations de toutes sortes, des ouvrages savants ou littéraires (dont beaucoup de « *mauvais livres* » mis à l'index), des descriptions du monde, des traductions (ainsi les fables d'Esopé, traduites en nahuatl, la langue utilisée par les Aztèques, à Mexico, et en japonais à Nagasaki), des langues (outre le nahuatl : le maya, le quechua, le tupi, le tincal, le tapalog !), des objets de luxe, des *curiosa* – bézoards, cornes de rhinocéros ou de narval, destinées aux cabinets de curiosités –, de nouveaux produits et de nouvelles formes de consommation, des arts de vivre, des reliques, des médecines, des images vont désormais faire le tour du monde « *à grande vitesse* », en empruntant les liaisons d'Est en Ouest et d'Ouest en Est – comme cette Vierge sévilane qu'une gravure flamande transporte au Japon en 1597, où elle est reproduite par un moine italien avant d'être expédiée à Macao, puis acheminée à Pékin où elle sera de nouveau interprétée avant de revoir l'Andalousie. Le périple d'une mulâtresse d'Europe, Maria Barbosa, poursuivie par l'Inquisition pour cause de sorcellerie et de maquerillage, n'est pas moins parlant : bannie du Portugal, elle s'en ira pratiquer son art en Angola, puis au Brésil, à Pernambouco et Bahia, en une valse planétaire qui la ramènera vers Gibraltar et Lisbonne.

Mais ils sont nombreux aussi les acteurs de cette aventure – linguistes, chroniqueurs, herboristes, géographes, historiens, *procuradores*, soldats, évêques, commerçants ou missionnaires – à réunir en terre coloniale, sur le Nouveau Monde, un immense palimpseste de savoirs et de représenta-

tions.

Serge Gruzinski leur rend avec éclat la première place. L'un de ses auteurs privilégiés est Chimalpahin, noble chroniqueur indien de Mexico, de culture métisse, qui tient dans la langue des Aztèques le journal des évènements du monde – assassinat de Henri IV, mort de Philippe II ou arrivée d'une ambassade japonaise – dans une ville aux réseaux planétaires, « où coexistent, Espagnols, Portugais, Flamands, Indiens, métis, mulâtres et Noirs d'Afrique ». Une autre figure se détache de la longue liste des passeurs, familiers des cultures indigènes : celle du moine franciscain Bernardino de Sahagún – auteur d'une *Historia general de las cosas de la Nueva España*, qui dresse le portrait méticuleux de la société de l'ancien Mexique, et du *Codex de Florence*, description encyclopédique et illustrée du Mexique d'avant la conquête – ou du jésuite Luis Frois, historien du Japon et d'un inventaire des différences entre Européens et Japonais. Tout aussi nombreux et prolifiques les poètes qu'évoque Serge Gruzinski, notamment Luís de Camões, bel exemple de vie « fragmentée de par le monde », entre Lisbonne, Ceuta, Goa, la mer Rouge, Macao, le delta du Mékong et le Mozambique.

Formidables « connecteurs » de mondes, les hommes de la Monarchie ont métissé des savoirs qu'ils étaient censés départager et ranger à l'intérieur d'un ordre du discours dicté par l'absolutisme et l'Inquisition, œuvrant à la définition d'une « culture monde » sans commune mesure avec la mondialisation américaine.

Si métissages et domination impériale, forces locales et globales – souligne Serge Gruzinski – ne sont pas dissociables, il nous faut les penser non plus en termes d'oppositions territoriales, « chocs de civilisations », exclusions sur les marges, mais de dynamique des multiplicités et des espaces intermédiaires (les *middle-grounds* de l'époque contemporaine), comme au temps de la mondialisation ibérique.

**Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Editions de la Martinière, 2004.**